

Manuella Maury
Dominique Studer
Gilles Besse

LE MONDE DE
Mona



LES EDITIONS D'ÉMILIEN

**La terre parle en douze mois,
le vigneron sait ses saisons**

**La lumière parle en douze mois,
le peintre sait ses vibrations**

**La mémoire parle en doux émois,
le poète sait ses désillusions**

Un œnologue, Gilles Besse ; un artiste peintre, Dominique Studer ; une journaliste qui écrit, Manuella Maury. De leur rencontre naît un assemblage, « Le Monde de Mona ». Ces courtes nouvelles en tableaux, accompagnées « d'œnomusique » à déguster, ont pour décor un bistrot de village dans le Val d'Hérens, pour regard celui d'une petite fille de dix ans, et pour personnages des habitués qui se livrent, se délivrent, boivent, chantent, pleurent, moquent, vivent ensemble et refont le monde avec foi et mauvaise foi. Dans cette minuscule communauté, quand Monsieur l'abbé est « bourré », il offre ses poèmes aux montagnes, à l'horizon qu'elles lui cachent et à l'immensité qui questionne.



Manuella Maury

Journaliste à la Radio Télévision Suisse par curiosité. Auteur selon les saisons, habitantes des montagnes, parfois.



Dominique Studer

Artiste peintre, graphiste et illustrateur. Arpente de temps en temps les montagnes valaisannes, vit et travaille ailleurs, parfois.



Gilles Besse

Œnologue passionné, représentant depuis 1993 la quatrième génération du fameux Domaine Jean-René Germanier en Valais. Saxophoniste, parfois.

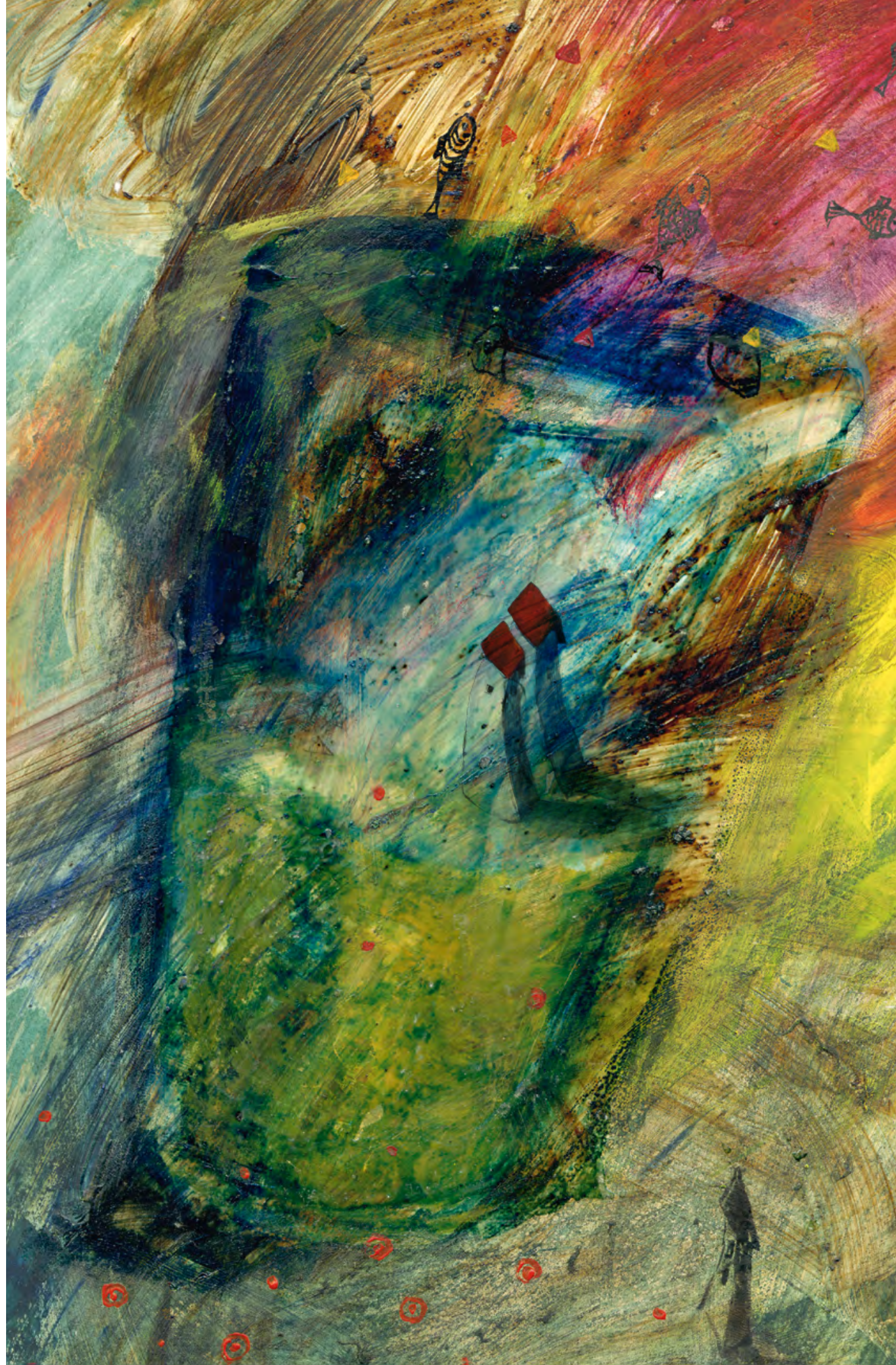


ILLUSTRATION – LITTÉRATURE – MUSIQUE –
PEINTURE – POÉSIE...
ET VIN

Des Rencontres, R majuscule !

Le vin et l'Art sont synonymes d'intemporalité, de beauté, d'harmonie, de luxe subtil. Les vigneronns cherchent à sublimer la nature, à être présents sans déranger. Élever un vin ne revient-il pas toujours à raconter une histoire ? Les grands vins, à l'image des Arts, sont des producteurs de rêve.

Tous ces artistes nous confient des espaces de liberté, des univers qui parlent à notre imagination.

Ainsi, à l'écart du vacarme du monde, Manuella, Dominique et Gilles ont ménagé pour nous de merveilleux accords à la songerie. Tous les sens sont en éveil. Ces trois-là sont des chercheurs en saveurs rares, partisans de chemins de traverse.

C'est donc du dialogue entre les arts que peuvent naître des œuvres nouvelles. En voici une !

Mona. Ce petit bijou est un bonheur d'énergie, de malice, d'amour, de poésie, de panache et une gourmandise de mots. Une œuvre éclatante d'élégance et de séduction.

Si troubler, c'est émouvoir et ouvrir de nouvelles perspectives, c'est la mission qu'ils se sont donnée au gré de leurs talents et des mots de Manuella. Je trouve cela sublime quand des mots vous étreignent. Un texte qui nous prend dans ses bras.

À vous, maintenant ! Osez cueillir, glaner, butiner et déguster ce cocktail de talents qui va faire des étincelles. Vous verrez, c'est un livre que vous promèneriez avec vous comme un talisman, pour vous y plonger à la première occasion.

Bienvenue dans cette ronde artistique sublime et délicate !

Gérard-Philippe Mabillard, directeur des vins du Valais

**DANS LA TÊTE DE GILLES, L'ŒNOLOGUE,
QUAND IL LUT CETTE NOUVELLE**



Michael Brecker, *Don't try this
at home, Itsbyrne reel*



Le barbu polyglotte et « the queen of the mule »

Au fond, tout le monde les attendait. Même les employés de la commune contraints de nettoyer derrière eux. C'était le rituel du mercredi, de mars à juin, celui qui annonçait l'arrivée des beaux jours, même quand les beaux jours n'arrivaient pas. On les attendait avec plus de fébrilité qu'on en ressentait pour la consultation médicale du lundi, le camion de la Migros du samedi, le crieur de loto des dimanches. Le « safari mulets » amenait au village entre quinze et vingt personnes, de tous âges et de tous horizons. Les randonneurs partaient du bas de la vallée, accompagnés d'une dizaine d'équidés, censés les soulager du poids de leurs sacs, de leurs corps, de leur vie parfois. La plupart du temps, le guide était un Suisse allemand bien bâti, dissimulant derrière une barbe foisonnante des lèvres capables de parler cinq langues. Longtemps, d'ailleurs, Mona pensa que, pour être polyglotte, il fallait avoir la pilosité tropicale et l'accent d'outre-Sarine. C'est

l'abbé qui mit fin à cette croyance : « *Mona, ma petite Mona, Cléopâtre parlait égyptien, grec ancien, latin et araméen sans se raser le matin !* »

Attendus à midi, pour un repas chaud sur la terrasse du « Bourg », les marcheurs étaient immédiatement étiquetés par les habitués. S'ils débarquaient à onze heures trente, le groupe devait être uni, ou pour le moins entraîné. S'ils se pointaient au-delà des midi trente, on misait alors sur un minimum de vingt-cinq ampoules, trois foulures et un certain nombre d'autres dégâts dus aux frottements que suppose la proximité d'une telle aventure. Le patron racontait encore, cinq ans après les faits, le fameux crêpage de chignon entre une distinguée Anglaise de 55 ans et une jeune Américaine de 28 ans. Il avait fallu l'intervention de Cyrille, l'installateur sanitaire, pour les séparer. Cyrille, qui, par la suite, mena une correspondance assidue avec la « queen of the mule » dont les cartes postales trônaient encore au-dessus du bar. « *My dear Cyrille, my saviour, God save the king of Val d'Hérens !* » furent les premiers mots d'anglais que Mona apprit à sa poupée de chiffon.

Une fois les sacs à dos posés au sol, lorsque la vingtaine d'étrangers soignaient les blessures et mangeaient la soupe, le village vibrait bizarrement. Non seulement parce que les tenues peu pieuses des randonneuses provoquaient une vive tension dans les chaumières – « *les shorts à la limite du fessier, la chemise nouée au-dessus du nombril, le bikini sur jeans à deux pas du clocher* », psalmodiait la fromagère, dont le mari était quatre mois

durant interdit d'apéro le mercredi – mais aussi parce que les habitués de la Table Ronde se parlaient alors d'une voix plus grave, plus suave, ce qui avait l'art d'irriter Élisia, qui se coltinait leur aboiement le reste de l'année. Pour calmer les esprits, Monsieur l'abbé, du haut de sa chaire, avait fini par aborder cette question avec doigté : « *Certes, Adam et Ève vivaient nus, et n'en avaient pas honte, mais n'oublions pas que croquer dans la pomme, c'est se priver de vivre en paradis. Considérez que notre village, c'est le paradis !* ».

Pour Mona, dans « safari mulets », il n'y avait que « mulets ». Elle l'avait appelé « Huma » le jour où Yvon le vigneron lui avait dit que l'humagne blanche était le vin des seigneurs et des évêques. Dès sa sortie de l'école, elle guettait l'arrivée de l'animal, repérant son trottement, détestant aussitôt celle ou celui qui lui pesait sur le dos. À sa sortie de l'école, elle lui collait au crin jusqu'au départ de la caravane, confiant à ses grandes oreilles attentives des secrets enfouis et envahissants. Ah, les mulets, leurs grands yeux aux longs cils, regard profond et mélancolique ! Le même que celui de Simon après le départ de Victoria, son éclopée hollandaise aux jambes de sauterelle, qui avait dû passer une nuit au village pour soigner ses vingt et une cloques et qui, après avoir goûté à la petite arvine, l'avait goulûment embrassé sur la bouche en disant : « *Pour ce nectar, ik zal terugkeren, je reviendrai !* ». Deux ans que Simon l'attendait avec son regard de mulet. Verdomme !

Et puis la guerre en Irak éclata, et, quelques mois plus tard, le « Bourg » reçut une lettre annonçant la fin des safaris. Les

inscriptions de l'agence s'étaient taries, les Américains ne voyageaient plus, le franc suisse était trop fort. À la grande joie de la fromagère, les mercredis perdirent leur exotisme débraillé. C'est Mona qui fut inconsolable. Comment vivre sans son confident ? Et d'ailleurs, qu'allaient-ils en faire ? « *De la saucisse !* » lui avait répondu sèchement Simon, accablé par son propre chagrin.

Mona bouda un mois durant. Et puis un jour, à l'heure de l'apéro, le postier lui remit un paquet bardé de timbres auquel une lettre donnait voix :

« *Chère Mona, je t'écris de la part d'"Huma", ton mulet préféré, celui que tu soignais avec tant d'entrain. Sache qu'il se porte bien et qu'il a retrouvé du travail en France, près d'Avignon. Il m'a chargé de t'envoyer cet ouvrage, en te priant d'en prendre grand soin et d'en lire régulièrement un extrait. Tu y trouveras, entre autres, l'histoire de l'un de ses ancêtres : la mule du pape.* »

Je t'embrasse,

Le barbu polyglotte.

Mona lut : « *Alphonse Daudet, Lettres de mon moulin* ». Au coin du bar, Hans Rudolph, le syndicaliste genevois, avait l'œil fièrement repassé sous sa paupière froissée. Il avait donc réussi à lui donner le goût de la lecture à la petite bavarde ! Après avoir embrassé l'ouvrage, Mona lui caressa la couverture à pleine main, décolla les premières pages du bout des doigts, et enfouit sa tête dans le papier. On entendit alors, parole d'abbé, « *braire une gravure et chanter une petite fille* ».



CONSEIL DE L'ŒNOLOGUE QUI JOUAIT DU SAXO



Coleman Hawkins, *Body and soul, Body and soul*



Les Bon-bons de Mona et le vin chaud de Mama

Il avait fallu déblayer la neige à la pelle. Huitante centimètres en une nuit. En bras de chemise, à mains nues, le père de Mona disait que « *chacun avait à balayer devant sa porte, mais que les jours blancs, on se devait de fourrer son nez dans la vie des autres* ». Lorsqu'il acheta sa déneigeuse électrique, bien des années plus tard, il fit cette remarque que Mona prit pour devise : « *Le confort des bras nous éloigne de la joie du cœur.* »

C'est vrai qu'il y avait de la joie à partager un même mouvement les jours de neige. Une certaine euphorie muette. Claquement de porte, midi au clocher, klaxon du car postal, cris des enfants, chaque son familier était étourdi par une main mystérieuse, puis emprisonné dans les entrailles du village. Sous hypnose à force de regarder tomber les flocons, il arrivait que les êtres les plus grincheux de la communauté laissent échapper un sourire. À l'exception peut-être de Monsieur Jean, qui n'aimait pas la neige depuis qu'elle lui avait fracturé le col du fémur : « *col du Grand-Saint-Bernard, col du Simplon, col du fémur, col de*

l'utérus, les cols ont influencé les échanges commerciaux et les flux migratoires», fit-il observer à l'abbé Ravre à son retour d'hôpital. Reste qu'après sa chute, avec l'arrivée de la neige, Monsieur Jean ne migrait plus beaucoup, pas même pour un court échange à l'apéro. Il arrivait donc que les habitués viennent à lui, dans un esprit de « *saine concurrence* », précisait-il toujours avant de servir sa piquette aux pauvres pénitents.

Les premières neiges permettaient également la réouverture du « bureau de Mona ». Au coin de la terrasse, après chaque tempête, le patron lui réservait son carré neigeux. À son retour de l'école, oubliant faim et devoirs, Mona se transformait en taupe obsessionnelle, creusant son espace avec détermination, espérant toujours ajouter une pièce avant l'arrivée des rayons rapaces. Chaque année, même scénario, en bon spéculateur immobilier, le soleil venait après deux ou trois jours seulement lui racheter sa propriété. De quoi lui laisser le temps d'emménager. Une couverture militaire pour tapis d'Orient, deux caisses à bière vides retournées pour assise, des cendriers de verre sponsorisés pour marquer une hypothétique fenêtre avec vue sur la mer, et des dizaines de vieux tickets déchirés pour distribuer « les bon-bons de Mona ». Les habitués s'y étaient habitués. Avant l'apéro, ils passaient au bureau. Mona leur délivrait à la façon d'une pythie un bon-bon. Certains avaient droit à un dessin en couleur, d'autres à un simple mot : « nuage », « papi-poupée », « chocolat », « Japon » « Jeu taime »... Le jour où Cyrille, l'installateur sanitaire, était tombé sur « voyage », il avait simplement haussé les épaules en souriant. Un mois plus tard, lorsque sa femme le quitta, il se souvint de ce prophétique

« bon-bon de Mona » et s'en voulut de ne pas l'avoir pris plus au sérieux.

L'arrivée de la neige, c'était aussi le retour du vin chaud. La mère de Mona ne discutait pas la recette. Pour elle, c'était du rouge ! Et du bon ! Pas de vieilles bouteilles bouchonnées, ni de vieux restes condamnés à la sauce. Même le patron n'osait pas intervenir lorsqu'elle puisait dans la réserve des flacons qu'il avait lui-même isolés du stock pour les grandes occasions. « *Il y a vin chaud et vin chaud, mais celui-là c'est LE vin chaud* », disait-il pour supporter l'affront. Des agrumes choisis et brossés avec soin. De la cannelle en bâtons. Du sucre brun. De l'eau pure. Le tout dans des proportions qu'elle seule connaissait. Non pas que la recette fût tenue jalousement secrète, c'était juste que depuis toujours, elle vivait avec instinct. « *Ne pas laisser cuire le vin, juste le regarder frémir, c'est ce frisson qui rend amoureux* », disait-elle en condamnant l'élixir au silence de son thermos de deux litres qu'on avait tenté de lui voler si souvent.

Et puis c'était Noël. Le sapin détrônait alors le poste de télévision. Les rois mages s'agenouillaient devant la télécommande. Les apéros avaient droit à leurs extensions : nouveaux horaires, nouveaux visages, et Monsieur Jean, bien que raidi depuis son accident, qui autorisait une certaine souplesse dans le règlement de la Table Ronde.

À la joie des uns s'additionnait toujours le chagrin des autres. En fin d'année, le bar, en fil électrique, voyait de tristes oiseaux se poser sur ses tabourets. Compagnons de voyage, cabossés de la

vie, célibataire endurci, veuf inconsolable, saisonnier sans billet retour, artiste maudit, épouse abandonnée. C'était pour eux que la mère de Mona préparait le vin chaud. Le 24 au soir, avant de fermer exceptionnellement le restaurant à 19h, elle disposait dans de jolies tasses en verre, avec deux sucres dans le creux de la cuiller, sa tournée du « frisson ». Aux âmes en peine elle promettait le retour amoureux et qu'au pire elle serait « toujours là pour eux ».

Mona sut très tôt que sa maman était la « Mama » de tous et la jalousie, le péril de chacun.



**SUR CES MOTS, GILLES FIT
EN MUSIQUE SON TABLEAU**



Nina Simone, *Little girl blue,*
Don't smoke in bed 🎵

VIVE MARGOT, VIVE LA FIÈRE!

Ce jour-là, entre deux tournées, il était question de Margot. Un personnage de mythologie pour Mona : elle la voyait porter sur son dos le clocher de l'église et aussi les nouvelles colonnes en béton faisant face aux anciens vitraux. Au début des années nonante, l'église avait été reconstruite – rare objet contemporain de la région – pour éviter aux croyants de se prendre le ciel sur la tête. Dans le village d'à côté, le 10 janvier 1909, à 11h30 du matin, un morceau de plâtre s'était échappé, invitant le reste de la voûte à le suivre. Le sermon s'était interrompu sur un fracas. Le prêtre, qui avait survécu, n'avait pu que distribuer *in articulo mortis* l'extrême-onction, et quelques mots de réconfort aux familles des trente-trois morts et cinquante-deux blessés. Huit décennies plus tard, Monsieur l'abbé avait interpellé ses paroissiens : « *Soit on reconstruit la voûte, soit on prie deux fois plus ?* ». À l'unanimité, les citoyens avaient voté les travaux.

« *Ah non !!!* » cria Simon. « *Faut toujours que vous me foutiez le cafard avec vos vieilles histoires lugubres ! Revenons à Margot, elle,*

au moins, elle donne envie de se lever le matin ! » et il fit mine de cracher par terre, déclenchant le rire des habitués. Il suffit à Mona de prononcer trois mots : « *Vive Margot, vive la fière !* » pour que la Table Ronde se mette à « brailler », sans grande harmonie mais avec conviction, l'hymne à Margot, celui que l'abbé avait composé spécialement pour son dernier voyage.

*Vive Margot, vive la fière,
Et tous ses mégots
Qu'elle cracha à terre
Vive Margot, vive la mère
De tous les poivrots
De toutes les misères
Vive Margot, vidons nos verres
Et tous les tonneaux
Qu'elle offrit sincère
Aux âmes des bigots
Aux damnés de l'enfer
À tous les petiots
Privés de leur mère*

Et la bande fit mine de cracher par terre.

L'abbé n'avait signé ni cette chanson-là, ni les nombreuses autres d'ailleurs. L'Évêché lui aurait sûrement réclamé des comptes, ou, pire, disait-il, « *des droits d'auteur* ». N'empêche que ses airs faisaient mouche, et lui donnaient à croire qu'il aurait pu être une pop star si Dieu ne l'avait pas forcé à épouser sa cause.

Elle avait débarqué au village comme sage-femme, la grande Margot. Une femme de la ville avec des bras de la campagne. Son titre exact, elle l'avait précisé à l'apéro qu'elle prenait chaque

jour avec les hommes : *« Je ne suis pas sage-femme, je suis la femme de tous ! »*. L'abbé de l'époque avait bien tenté de la raisonner, mais Margot avait craché son mégot au sol en rétorquant : *« Monsieur l'abbé, sauf mon respect, quand vous connaîtrez le mode d'emploi d'une femme, vous me rebaptiserez. »*

À peine avait-elle posé ses valises sous la cure, dans une petite chambre de bonne, qu'elle saluait l'arrivée d'un « Henri », auquel elle dira, bien des années plus tard, alors qu'il posait sa cuite dans un bac à géranium : *« Mon petit, j'ai vu ton cul avant ton visage, comme quoi, depuis ta naissance, tu as choisi la fuite plutôt que la vaillance ! »*.

Elle en avait mis plus de quatre-vingts au monde, mais Margot n'avait jamais eu d'enfant. Et on ne lui connaissait aucun « mâle » dans la vie de tous les jours. Railler la chose, c'était tenter la diabolisse. Il faut dire que Margot avait la réplique facile et qu'en tant que « femme de tous », elle en connaissait suffisamment de chacun pour pouvoir, d'un seul regard, rappeler le respect qui lui était dû. Mais ce n'est pas pour cela que Margot était respectée. Si elle fumait comme le cantonnier et buvait la piquette comme le vétérinaire, elle n'en restait pas moins femme, et sans réelle coquetterie, n'oubliait jamais de se pincer les joues et de nouer son plus joli foulard le jour de la Saint-Jean. Elle parvenait ainsi à réunir les deux rives – les hommes et les femmes – au sein d'un même cerveau.

Son temps passé au bassin, où les lessiveuses frottaient culottes et frustrations, lui fournissait les détails de la vie intime.

Elle les croisait ensuite avec ceux des villageois, plus secrets, mais qui, autour du pressoir, pouvaient avoir la larme facile. Margot recomposait ainsi le puzzle des intrigues, des conflits et des secrets de la vie quotidienne. Or, on ne savait rien d'elle. Et ce n'était pas faute de chercher. « *Une femme sans enfant est soit une hystérique, soit une frigide* », murmurait-on avec un verre dans le nez. Margot avait l'oreille sensible. Lorsqu'elle interceptait la messe basse ou lisait le sermon dans le regard, elle s'approchait du groupe ou de la personne, s'épongeait la nuque et le front, sortait sa petite bouteille de goutte et, après y avoir bu une rasade déclarait : « *La nature est bien faite, elle vous a donné des oreilles pour écouter, des yeux pour contempler, et une bouche pour vomir. L'ennui, c'est que vous n'avez rien dans le ventre !* » et elle crachait par terre, avant d'exiger son verre et de poursuivre la conversation sans autre émotion.

Margot avait élevé une bonne dizaine d'enfants sans les avoir conçus. Lorsque le père était ivrogne, ou la mère anémique, lorsque le fiancé était protestant et la fiancée reniée, lorsque le onzième rejeton tombait mal, elle occupait leur espace vital, les visitait chaque jour, giflait l'ivrogne, nourrissait la mère de force, jouait avec le bâtard et préparait le riz au lait avec « l'enfant de trop ».

Simon adorait cette histoire. À chaque fois que la Table Ronde en parlait, la légende de Margot enflait. Et rien ni personne n'aurait osé la ternir. Mona se souvenait du jour où un client de passage, mêlé malgré lui à cette conversation, avait osé dire : « *un peu*

lesbienne, la Margot!». L'affront avait plombé l'apéro. Monsieur l'abbé avait alors regardé intensément l'imposteur, puis, comme du haut de sa chaire, avait déclamé : « *Que celui qui crache sur Margot jette son dernier verre!* ». L'homme avait bu cul sec avant de s'enfuir sous les cris de l'hymne à Margot qu'on beugla ce jour-là avec une rare intensité.



Monsieur l'abbé, dans un moment d'extase :

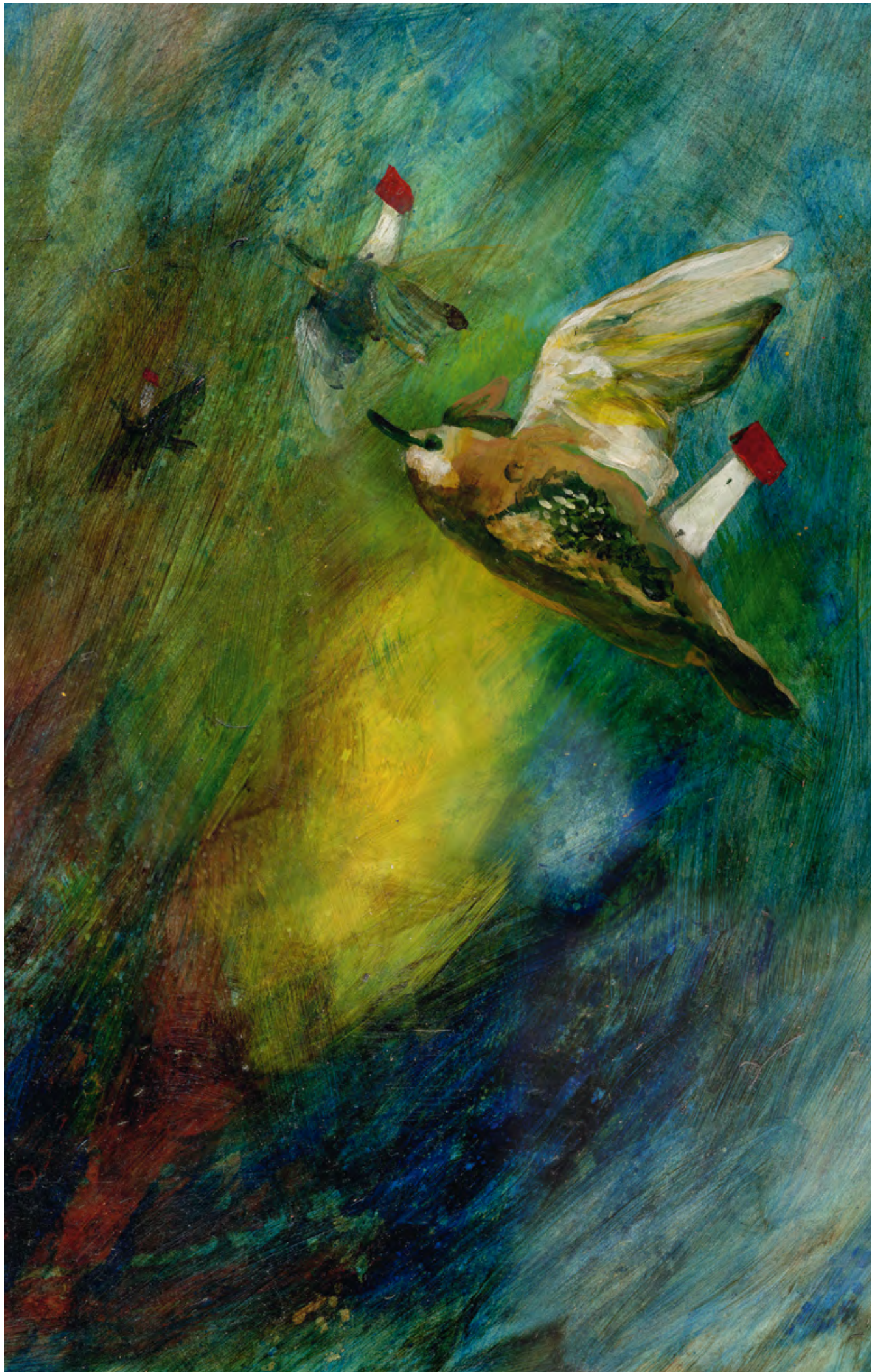
*Il faut croire à la vigne un peu plus
qu'aux paroles du vin,
Parce que les saisons sont libres
Et les insectes fous,
Et le soleil, et le sol,
Et le gel, la grêle, le vol
Des étourneaux
Les propriétaires de tout*

Il boit un verre, s'essuie la bouche à pleine main, poursuit :

*Il faut croire à la vie un peu plus
qu'à la parole des hommes,
Parce que les histoires sont libres
Et les rencontres folles,
Et la passion, et la patience,
Et l'ennui, la nuit, la science
Des rêves
Les propriétaires du Sol*

Monsieur Jean, en réaction :

*« Élisia, mets-nous deux décis, et un verre d'eau pour
éteindre l'abbé, il s'enflamme à nouveau, le pauvre
diable ! »*





Nusrat Fateh Ali Khan,
Tun Mera Dil 🎵

Du griottier au Proche-Orient:

Alors Mona prit la bague de sa sœur et, singeant le dernier jet d'Illona Slupianek aux championnats d'Europe de Prague, fit trois pivots sur elle-même et envoya valser dans les airs la bague munie de son brillant. Rose vit disparaître le bijou dans la gueule grande ouverte de l'indomptée végétation : « *Quand je vous disais qu'il fallait faucher cette herbe pour chasser les serpents* », répètera sept jours plus tard la grand-mère de Mona, au moment de retrouver l'objet de la discorde.

« *Elle est quelque part entre le poulailler et le griottier, ton étoile filante !* » évalua Mona, visiblement épatée par son jet. Rose, de sept ans son aînée, avait le prénom qui changeait de couleur et la vengeance calibrée en présence du « gâcchhhon », de « la petite dernière pourrie gâtée ». Sa technique préférée était celle des « petits cheveux » : une torture élégante et peu coûteuse consistant à tirer sans mesure ces tendres poils à l'orée de la nuque ou à la naissance des couettes. Mona, coutumière des couettes et de la méthode, avait appris, en passant du tricycle au vélo, que l'équilibre était le fruit du mouvement. Pour son propre équilibre

donc, elle attira Rose sous les fenêtres de la cuisine de leur père, hurla à pleins poumons l'injustice et créa le mouvement. Le patron détestait les cris. Dans toutes les situations conflictuelles, en famille ou face aux clients, lorsque le père fronçait les sourcils, regardait intensément sans prononcer mot, et remontait légèrement ses manches, le processus de paix s'enclenchait sans la moindre négociation préalable. « *Ça s'appelle le charisme* », avait dit un jour Simon, qui, à la troisième tournée, s'était mis à citer Max Weber en parlant de la secte de la Table Ronde et de son leader charismatique Monsieur Jean. « *C'est un fils à qui, ce Weber ?* » avait demandé, légèrement flatté, le gourou désigné.

Le patron avait donc, lui aussi, cette capacité de réunir et d'apaiser les tensions. « *On devrait l'envoyer dans la bande de Gaza* », avait proposé un jour l'abbé, qui ne ratait jamais l'occasion de parler du Proche-Orient. Il y avait voyagé en tant qu'étudiant et gardait la nostalgie d'une terre d'accueil. « Gaza », c'était le genre de conversation qui avait pour vertu d'incarner le propos. Certains habitués quittaient la table dès les premiers échanges, alors que d'autres ne s'adressaient plus la parole à la fin de l'apéro.

« *Imaginez qu'un jour, on vienne vous déloger de votre banc, Monsieur Jean. Et qu'on vous autorise seulement à utiliser le tabouret de la petite table carrée à côté du radiateur.* » L'abbé avait la métaphore facile : « *Avouez que vous répliqueriez d'instinct ?* ».

« *Non, Monsieur* », avait répondu posément l'intéressé, « *tout consacré que vous soyez, vous vous trompez ! Le banc ou le tabouret*

ne font pas l'homme. Mais si on me privait de votre présence, et surtout de la tournée, que d'ailleurs vous n'avez toujours pas payée, alors là... je ne répondrais de rien ! ». On pensait alors que le rire balayeur à la cantonade eut mis fin aux attaques. C'était sans compter sur Hans Rudolph. Le syndicaliste genevois avait toujours eu le sens de l'injustice proportionnel à son taux d'alcoolémie : *« Comment pouvez-vous ironiser sur la souffrance humaine, sur l'oppression des minorités, sur la multiplication des colonies avec autant de légèreté ? »*. L'abbé, qui n'avait pas besoin d'être réélu pour faire la messe tous les jours, renvoya la balle avec élégance : *« L'humour vaut mieux que l'indifférence, mon fils. C'est le silence qui tue ! »*.

Mona, au mot « colonie », pensa que son tour était venu : *« Cet été, je commence mon premier camp musical, et avec ma cousine Marie nous irons aussi à la colonie ! »*. Silence gêné devant la joie sincère de la nouvelle recrue de la fanfare du village. On serra les fesses sur le banc pour laisser s'asseoir un ange, ce qui déclencha une nouvelle salve d'Hans Rudolph : *« Ben allez-y vous tous ! Faites-lui son cours géostratégique ! Parlez-lui de 48, de la guerre de Suez, de la guerre d'usure et de celle du Kippour ! »*. Simon, que l'option philo rendait particulièrement irritant lorsque les intervenants voulaient en découdre, s'improvisa négociateur : *« Pas besoin de leçon ! Le Proche-Orient est dans chaque commune, dans chaque famille, dans chacun de nous ! Deux cent vingt habitants, deux fanfares, deux bistrots, et, sauf erreur, vous avez deux femmes, Hans Rudolph ! Alors, réglons nos petites histoires avant de parler de la grande ! »*.

Le postier, Cyrille l'installateur sanitaire et les Genevois du haut du village firent simultanément le V de la victoire à Élisia en criant d'une seule voix « *Deux décis!* », espérant ainsi pouvoir noyer l'ennemi. C'est alors que revint sur la table la fameuse bague de Rose. Mona, se sentant à propos, expliqua avec ses mots qu'en cas de conflit autour d'un objet, il suffisait de s'en débarrasser pour avoir la paix. Elle allait finir son explication en mimant son geste de lanceuse de poids lorsqu'elle fut stoppée net par la main ferme de son père. Le patron inclina ses épais sourcils et, sans remonter ses manches, lui dit : « *En se débarrassant du problème, on ne règle rien Mona, on reporte le moment.* » Il fit apparaître un minuscule anneau au creux de sa pogne : « *Ta grand-mère vient de retrouver la bague de ta sœur entre deux pierres. Que dois-je en faire ?* ».





Weather Report, *Heavy*
Weather, Birdland 🎵

La confession

La porte s'ouvrit. Se fracassa sur la conversation. Les verres hésitèrent à quitter leur pied. Mona cessa de respirer, elle connaissait si bien ce déplacement d'air : les colères de son patron de père étaient rares, en faire collection était la pire des spéculations.

– *Que Dieu veille sur l'auteur de ce vol, et qu'il l'éloigne de mon poing !*

Il y avait là Cyrille, l'installateur sanitaire, et son ballon de fendant de 17h45. L'abbé Ravre, toujours prêt pour un rosé après le rosaire. Plus loin, à la table ébréchée, Hans Rudolph, le syndicaliste baroudeur, sur le point de commander à Élisia une sœur jumelle à sa 3/8^e de petite arvine. Et puis Simon, l'étudiant en lettres, qui venait tout juste de passer sa commande et qui, pour toute réaction, laissa échapper un rot sonore de protestation.

– *La caisse de Cayas a disparu, nom de Dieu !* répéta le patron, en cherchant autour de lui le visage incapable de mentir de la pupille.

Au lieu de cela, l'abbé Ravre prit le silence, le rompit et le distribua à ses disciples en disant : « *Il faut voir le bon côté de la*

chose, n'est-ce pas ? Nous avons désormais la preuve que ces bouteilles existent. Comme dirait Pline l'ancien, in vino veritas, in cavo la Cayas. »

Mona se remit à couvert sous la Table Ronde. Elle n'avait pas saisi le propos de l'homme d'Église, mais savait d'instinct qu'après un séisme, les répliques pouvaient multiplier les failles.

– Vous me traitez de menteur ?

Cyrille tenta la diversion routinière :

– Élisia ! Tu nous mets un rosé, un fendant et un goron moitié-moitié pour le patron !

Le moitié-moitié, deux températures différentes pour un même vin, un chaud-froid étrange, le même qui soufflait à cet instant.

– Un menteur, alors que je suis victime d'un vol ! Le diable est votre allié, l'abbé ! Combien d'Ave Maria pour récupérer les six Cayas, et combien d'autres pour vous éviter l'enfer ?

Recroquevillée à côté des chaussures de Cyrille, Mona récitait un « Pater noster » en suppliant Dieu de calmer le sien. Depuis qu'elle savait marcher, elle déambulait entre les tables. Du haut de ses dix ans, elle traduisait, sans lever la tête, juste en lisant les pieds : le type de client, la boisson consommée, la durée du séjour. Aux habitués, elle distribuait des « orteils » au prorata de leur gentillesse à son égard. Son père en avait dix d'office. Indiscutés. Simon, huit. Hans Rudolph venait d'obtenir un inespéré septième orteil.

– Mais qui a bien pu voler la caisse de Mona, porca miseria !

Le père ne jurait qu'en italien, qu'il ne parlait pas d'ailleurs. Il trouvait la façon moins vulgaire.

Derrière le bar, Élisia trompait ses larmes. Elle se moquait bien des bouteilles de Cayas, mais les humeurs du patron, elle les redoutait plus encore que les longs mois d'hiver. « *Le patron est un glacier, pensait-elle, s'il fond, les digues s'effondrent.* » Et c'est vrai qu'il se liquéfiait ce soir-là, le chef, le patron, le « potentat » du quartier.

– *Tout cela pour six maudites bouteilles de vin*, souffla Simon à Hans Rudolph, qui refusait de prendre part au mouvement.

Cyrille passa derrière le bar. Il était volontaire pour fouiller la cave. Une proposition qui ne fit qu'accroître les effets pervers du réchauffement climatique.

– *Personne ne touche jamais aux six Cayas depuis la naissance de Mona. Elles sont là, sous l'interrupteur. Je les caresse chaque matin depuis dix ans. Elles vieillissent en silence, et ma fille les boira le jour de ses vingt ans, bouchonnées ou non !*

L'abbé refréna un spasme de dégoût. Il aurait aimé confesser à cet instant que, quant à lui, lorsque son vin de messe était bouchonné, il simulait la communion. Selon lui : « *Boire du mauvais vin, c'est faire insulte au divin.* »

Mona observa les pieds des uns et des autres. Elle sut ce qui allait arriver. Cyrille était à nouveau au bar, la cheville nerveuse, le haut de la cuisse solide. L'abbé, comme à son habitude, affichait le mollet béat et la chaussette somnolente. Les pieds d'Élisia,

tordus dans leurs socques, couraient en tous sens. Ceux d'Hans Rudolph se glissaient en douce, à l'ombre du raffut. Il n'y avait que les pieds de Simon qui doutaient de leur position.

Mona aimait beaucoup Simon. Elle aimait ses yeux clairs et purs comme l'eau du robinet. De son repaire, elle avait vu d'entrée qu'il avait les chaussures délacées avec cette tache sur le cuir. Une tache de la grandeur de celle qu'elle avait depuis sa naissance sur la joue droite, et qui virait violette quand elle pleurait. Oubliée de tous, Mona conversait avec la multitude de godasses, lorsqu'elle eut l'idée de refaire les lacets de Simon. Elle se glissa sous sa table et le saisit aux chevilles.

Foudroyé par la surprise, Simon éjecta le corps de Mona, dont la tête vint heurter le tabouret de Cyrille, qui se précipita au sol pour la relever. L'abbé s'agenouilla à son tour et fit mine de s'inquiéter. Élisia, au bord de l'hystérie, sauta dans les bras d'Hans Rudolph, qui, lui-même troublé, s'affaissa sur le radiateur. Ne restèrent alors debout, en western de comptoir, Simon et le patron.

– *Rends-moi mes Cayas !* intima le père de Mona.

– *Je ne peux pas,* se lamenta Simon.

– *Rends-moi mes Cayas,* répéta-t-il sans le lâcher des yeux !

– *Demandez-les à Cyrille, moi, je n'ai fait que les porter dans le coffre de sa camionnette.*

– *Cyrille, rends-moi mes Cayas ou je t'entête.*

– *Demandez-les à l'abbé, patron, c'est dans sa cure que je devais les déposer.*

– *L'abbé, vous allez mourir en saint martyr si vous n'avouez pas immédiatement !*

– *Mon fils, calmez-vous, vos Cayas sont en lieu sûr et, croyez-moi, elles vieillissent dans la joie.*

– *L'abbé, je compte jusqu'à trois ! Un... deux...*

– *Arrête, papa, arrête !* cria Mona. *C'est moi qui ai volé les clés dans la poche d'Élisia et qui les ai remises à Simon pour qu'il emporte la caisse.*

Ce fut l'heure du secret. C'était en étudiant les pieds des clients que l'idée lui était venue. Si elle devait boire ces Cayas l'année de ses vingt ans, comme son père l'exigeait, alors elle le ferait, mais aux quatre coins du globe. Avec cet attrait du vaste monde, elle avait réussi à convaincre Hans Rudolph de lui venir en aide : il emporterait quatre de ses six bouteilles, qu'il déposerait dans les caves d'amis syndicalistes de Quebrangulo au nord-est du Brésil, de Rakvere en Estonie, de Douchanbé au Tadjikistan, et de Pointe-Noire, en République du Congo.

– *En contrepartie de quoi ?!* gémit le père, qui vit de suite le pire se dessiner.

En contrepartie de quoi, Mona offrait à Hans Rudolph les deux bouteilles restantes, ainsi que la promesse éternelle qu'elle voterait toute sa vie pour le parti communiste.

Le patron fut sur le point de s'évanouir. Dans un silence de plomb, on l'entendit dire en gémissant :

– *C'est horrible, horrible, et que vient foutre l'abbé dans ce complot ?*

L'abbé Ravre s'avança vers lui, la main sur le cœur :

– Patron, certes, le secret de la confession existe, mais Dieu est magnanime. Il demande parfois à ses serviteurs de faire exception. Mona a le cœur pur. Il y a huit jours, elle a avoué son gros péché. Je lui ai donné vingt Pater, quinze Je vous salue Marie et un acte de contrition à réciter, et je lui ai rappelé aussi que Dieu était ni de droite, ni de gauche, juste au centre... de nos vies.

Le patron respirait avec difficulté. Hans Rudolph fut sur le point de s'éclipser. L'abbé les rattrapa, l'un par le paletot, l'autre par l'effroi :

– Il y a cinq jours, à l'heure de l'apéro, j'ai menacé Hans Rudolph de tout révéler. Ce n'est pas du chantage, j'appelle ça de la charité. Avec les athées, il faut savoir user de la force et de la ruse. J'ai ainsi récupéré les deux bouteilles restantes, que j'ai aussitôt déposées en lieu sûr, dans le tabernacle. Et j'ai convaincu Hans Rudolph d'assister à l'office, en lui promettant une communion millésimée. Après avoir bu un tel sang du Christ, il me dit : « Amen ! ». Ce à quoi j'ai répondu : « À la semaine prochaine, mon fils ! » et ce fut fait. C'est ainsi qu'aujourd'hui, en vérité je vous le dis, j'ai passé commande pour une dizaine de caisses de Cayas, d'années différentes : si ce liquide a converti un syndicaliste, il finira peut-être par transformer les masses.

Une porte claqua. Mona vit disparaître le géant de son enfance. Son père pleurait devant elle.



Un samedi du mois de mai, la
Table Ronde est délocalisée sur
la terrasse. Monsieur l'abbé sent
la sève monter en lui :

*Un jour, j'ai rencontré
la petite arvine !
Et je lui ai juré fidélité !*

« *Et votre vœu de chasteté, alors !
Vous en faites des pâtés ?* » lui
jette la fromagère, intransigeante
lorsqu'il s'agit de moralité.
Monsieur l'abbé lève son verre :

*Solide et délicate à la fois
Le moindre vent dans le visage
La voilà qui pleure d'orage
Parce qu'elle sait, la pluie
Indispensable, nécessaire
Elle sait les larmes pour sa
terre
Elle sait les armes pour sa vie
Pour se faire petite dans le verre
L'arvine est une guerrière*

Mona n'y comprend rien. Elle
demande des précisions. Mon-
sieur l'abbé la regarde atten-
tivement, puis s'enflamme à
nouveau :

*La petite arvine !
Elle est comme toi, petite
Mona
Elle a tellement d'imagination !
Selon où son pied la pose
Selon où la terre l'expose
Elle oscille entre sobriété et
joie,
Paganisme et foi
Sécheresse, tendresse,
exotisme, parfum des îles !
Et toi ?
Qui seras-tu, petite Mona ?
Qu'est-ce que les saisons
feront de toi
Où diable tes pieds te
mèneront-ils ?*

LE VIGNERON DISTILLA LES MOTS ET DÉGUSTA UN JAZZ



Manhattan Jazz Quartet, *New
York Lounge Jazz, Killing
me softly* 🎵

Le nouveau monde

Parce qu'on racontait que le vieux Louis avait planqué au fond de ses poches des graines de seigle, sans réfléchir, juste avant d'embarquer, en 1869, la Table Ronde se mit à chanter comme la centaine de Valaisans qui faisaient partie du voyage en ce temps-là :

*« Avant de partir dans le nouveau monde
Buvons ensemble quelques verres de bon vin
Et en chantant vivement à la ronde
Vive la gaîté, enterrons les chagrins !
Tenons-nous prêts à partir à l'aurore
Chantons le verre tout plein de bon vin
Nous l'avons dit, répétons-le encore
Point de chagrin, vive les Américains ! »*

Le jour du départ, le jeune Louis aurait reniflé, se serait essuyé la morve sur la manche de l'unique chemise blanche que sa mère, l'humidifiant de ses larmes, lui avait repassée. Puis, pour tricher avec les émotions, il aurait eu ce geste qui changea son destin : il fourra dans la poche de son pantalon en jute une tranche de pain sec et les graines qui traînaient encore sur la table. « *Tu vois que c'est bien ce que je fais, Élisia !* » s'était exclamée Mona, sévèrement

punie lorsqu'elle nettoyait les tables du restaurant sans torchon humide. « *Tout ce que nous faisons de nos propres mains peut nous rendre riches !* » avait ajouté doctement Hans Rudolph, priant la même Élisia d'éponger autour du cendrier en mélèze goudronné le verre de blanc que son enthousiasme venait de renverser.

C'était peu après la disette de 1817, alors que l'unique vache de chaque famille mangeait du sapin et du genévrier pour survivre, que les premières histoires de lac avaient emporté les montagnards. Huit cents colons helvétiques d'abord, dont cent six Valaisans, avaient rejoint Soleure par barque, puis navigué sur le Rhin pour atteindre les Pays-Bas et quitter l'Europe définitivement. « *À ce moment-là* », précisa Élisia, finissant de sécher la table, « *c'est le roi du Portugal qui vous sommait de servir la cachaça aux habitués de ses terres du Brésil pour gagner votre croûte !* ».

Selon les registres, le vieux Louis était parti, lui, en 1869. On était intraitable sur la date, mais plutôt souple sur la destination. Louis aurait planté le seigle issu de sa poche peu après sa sortie du bateau. Certains parlaient du Brésil, d'autres de Saint-Louis, mais c'est Manhattan qui avait la préférence des conteurs. « Downtown », où sous les buildings actuels qui s'enrichissent en spéculant sur le prix du blé, les champs de seigle valaisans auraient fait la fortune d'un des leurs.

« *Quand il est revenu, il ne parlait pas un mot de français !* » raconta le patron en parodiant sans grand talent l'accent du vieux Louis, qu'il peignit « *gros, gras et habillé comme Al Capone* ». Il précisa encore qu'à l'exception des trois mots de patois qu'il

maîtrisait, il n'avait reconnu personne. « *Disons plutôt qu'il nous a carrément snobés !* » corrigea Monsieur Jean, qui l'avait encore en travers : « *L'Américain cherchait sans succès l'entrée de sa maison d'enfance, quand j'ai voulu l'aider, il m'a filé deux dollars comme à un mendiant.* » Monsieur l'abbé tenta de calmer les souvenirs aigres, et la pointe d'envie des uns et des autres, en parlant de ces extraordinaires racines valaisannes qui mesuraient environ 40'000 kilomètres, soit la circonférence de la terre.

« *Moi !*, avait réagi Mona, « *quand je quitterai le village pour toujours, je m'en souviendrai pour toujours !* ». Le patron avait relevé la tête comme un furet. « *Et pourquoi tu partirais pour toujours, d'abord ?* ». Mona lui raconta sans ciller que c'était Éliane qui le lui avait dit. Elle l'avait lu dans sa tasse de café. Éliane, vacancière occasionnelle, que son père disait « *baba cool-cucul* » et que d'instinct il n'aimait pas. « *Elle t'a aussi dit où tu irais, la sorcière de Lausanne ?* ». Mona le regarda sans peur malgré les sourcils inclinés vers le bas : « *Où le vent me portera, et le vent ne le dit pas !* ». Atterré par le ton définitif de sa petite dernière, le patron se leva, alla fermer la fenêtre au-dessus du radiateur et reprit sa place à table : « *J'ai parlé au vent, Mona, et il m'a dit que toute cette histoire, c'était du vent ! Et qu'après mon départ pour toujours de cette terre, c'est toi qui serais la patronne du restaurant !* »

Mona le regarda attentivement, mâchouilla une mèche de cheveux qu'elle avait noirs et raides, et défia son père : « *Pourquoi t'aurais le droit de partir en voyage pour toujours et pas moi ?* ».





Bob Berg, *Riddles*,
Ramiro's dream 🎵

Du poison pour les rêves

En entrant à l'école secondaire, les sœurs de Mona avaient peu à peu découvert que le village avait rétréci. Observation qui leur valut un « *Précieuses petites oies !* » de la part de Monsieur Jean, que la minauderie irritait autant que le psoriasis : « *La grandeur d'un lieu, c'est la noblesse de ses habitants, pas l'étendue de son réseau d'égouts* », devait-il ajouter en se grattant le biceps gauche.

Les premières semaines de septembre, au sortir du car postal de 17h40, les trois grâces s'affichaient pourtant moins fières. Confites, complexées, contrariées par les railleries qui singeaient leur accent et demandaient sans cesse de quel trou elles sortaient, elles rentraient les épaules, baissaient le menton et se jetaient sur leur lit en maudissant leur pays. Le patron avait la réplique : « *Dites-leur simplement : un trou noir dont le président s'appelle Isaac Newton* », mais ses filles ne partageaient pas son sens de la gravité.

À l'automne, les feuilles tombèrent. Octobre vit disparaître pattes d'éph beiges et velours côtelé, novembre pulls laineux roses et chemisiers à fleurs, décembre manches bouffantes et

queues-de-cheval. À Noël, alléluia, LE jeans – seul et unique uniforme censé marquer la différence – fit son apparition, consacrant ainsi leur intégration. « *Vos filles ont pris l'habit, patron ! Elles sont entrées dans le désordre !* » fit observer Monsieur l'abbé, alors qu'Hans Rudolph dénonçait l'américanisation perfide capable de s'infiltrer « *jusque sur le cul de nos enfants* ». Les nouvelles urbaines n'avaient que faire de ces vieux schnocks de la Table Ronde, auxquels elles rétorquèrent bientôt, tout en rentrant le ventre pour tenir leur pantalon plaqué : « *Vous ne pouvez pas comprendre, vous n'êtes jamais sortis de votre trou.* » Se refusant à la grivoiserie et dans un souci pédagogique, la Table Ronde confia alors au patron le soin de leur botter le cul, histoire de faire rougir l'origine du monde.

Mona ne savait qu'en penser. Depuis que ses sœurs quittaient chaque matin le village à 7h10, elle avait surtout gagné en tendresse. Elle aimait ces vingt minutes de chaleur volée au jour sans cadran qu'endurait sa mère. De 7h10 à 7h30, elle lui appartenait entièrement. À midi, à son retour de l'école, la Table Ronde l'aidait à faire ses devoirs. Monsieur Jean avait le sens des chiffres, Hans Rudolph celui des mots. Quand ils passaient une nouvelle commande, elle filait à l'étage, désormais libre de fouiner dans les affaires. Chaque jour comblait son imagination. Il y avait depuis peu ces magazines sans doute achetés clandestinement au kiosque de la gare puisqu'elle les avait trouvés planqués entre le lit et le matelas. *Merci Docteur*, *Nous deux*, des revues de romans-photos où des médecins très riches finissaient par épouser des secrétaires très pauvres. « *Du poison pour les rêves* », avait sentencié la grand-mère de Mona, le jour où elle l'avait surprise

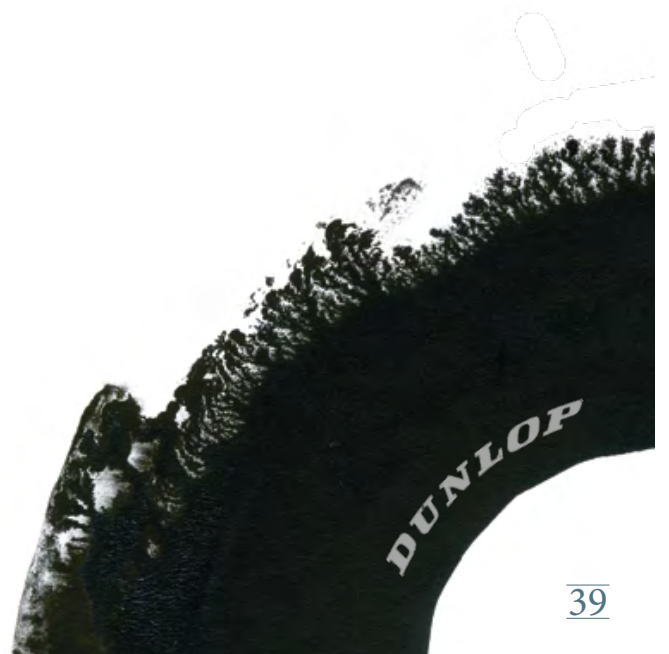
découpant la tête du Professeur Weinmuller sur le point d'embrasser Miss Cécile dont la bulle disait ceci : « Oh docteur !!! ». Dans chaque histoire, les docteurs avaient un nom et les secrétaires des interjections.

Mona aurait pu jouir de son secret l'année scolaire durant, mais la discrétion lui avait été refusée dès la naissance. Pour expliquer cette malédiction, et la faire enrager, sa sœur aînée racontait qu'alors que l'index d'un ange allait lui toucher les lèvres et lui demander de respecter le secret des origines – Chut ! – Mona aurait hurlé à faire crever le pneu d'un dix-huit tonnes.

Un mardi de novembre, elle finit par se confondre. Elle avait déclaré tout de go : « *Quand je serai grande, je serai docteur et j'aurai des assistants blonds qui m'embrasseront sur les lèvres en disant : " Oh, docteur Mona !!!" »*. Le postier, qui venait de payer sa tournée « vite en vitesse », en perdit sa petite monnaie : « *Mais t'es pas folle de parler comme ça ! D'où ça sort, ces âneries ?* » Piégée, Mona sentit littéralement les revues interdites se déchirer sous ses pieds. Il lui fallait un mensonge de qualité. Alors elle fit comme Miss Cécile lorsque le Professeur Weinmuller découvrit qu'elle n'était pas une assistante dentaire orpheline mais la fille illégitime d'un éminent spécialiste en immunologie : elle sanglota comme une vieille soupère. De grosses larmes qui éclatèrent, roulèrent dans le cendrier et finirent même par éteindre la « française papier mais » qu'Hans Rudolph venait d'allumer. Cyrille l'installateur sanitaire, le patron, Monsieur Jean et même Monsieur l'abbé se sentirent impuissants. On essaya de la consoler, de comprendre,

on lui offrit un Ragusa, un paquet de chips au paprika, on lui raconta une blague, puis une autre blague, et enfin, Mona finit par se calmer.

C'est alors que derrière la plonge, sa grand-mère eut un sourire. « *Non merci, docteur, pensa-t-elle, en essuyant ses verres, votre poison pour les rêves n'aura pas d'effet sur ma petite-fille, elle connaît l'antidote* ».





Jan Garbarek, *Legend of the
seven dreams, Voy
Cantando* 🎵

Les noces de Cana et les larmes de Mona

Le patron mariait sa fille. Ce fut officiel. Monsieur l'abbé le formula en ce dimanche des Rameaux, celui qui précède la semaine sainte. À la hauteur des croyants occasionnels, ça cancanait : « *Veille de semaine sainte, preuve que la mariée est enceinte.* » Cette confrérie de mauvais prieurs avait suffisamment peur de Dieu, de leurs femmes ou de leur communauté pour assister aux offices les dimanches clés du calendrier liturgique, ceux auxquels succédait en général l'apéro communal. Si on additionnait les temps de Noël et de Pâques, en y rajoutant les enterrements et les mariages, ces croyants intermittents devaient en moyenne prier quinze fois par année, « *peut-être même vingt en vieillissant* », avait précisé Monsieur Jean, arguant qu'avec les années, « *la foi avait pour vertu de diminuer le taux de cholestérol* ».

Un samedi qu'on l'interrogeait au sujet de son absence au baptême de son propre petit-fils, il avait répondu solennellement : « *Pendant qu'on lui plongera sa tête dans l'eau, je plongerai ma langue dans le vin, ainsi sera-t-il enclin à la modération dont je suis dépourvu.* »

En cette veille de semaine sainte, il était donc su désormais de chaque villageois que le patron mariait sa fille. « *Mais je croyais que Justine se mariait avec Léo ?* » s'indigna Mona lorsque les habitués de la Table Ronde usèrent de la formule. Très intriguée par ce père, le sien, qui allait donc marier sa sœur, la sienne, Mona s'était mise à spéculer en silence avant de partager son drame : « *Si mon père marie ma sœur, alors c'est foutu pour maman !* ». Monsieur l'abbé dut intervenir rapidement pour démêler, ma foi, cette affaire bien embarrassante : « *Mona, ma petite Mona, quand on dit "marier sa fille", cela veut dire que ton père la place entre les mains d'un homme de confiance, Léo, sous le regard de Dieu et de moi-même !* ». Mona se remit à dessiner, des guillemets profonds entre les sourcils. Se croyant débarrassé du problème, Monsieur l'abbé montra le V victorieux à Élisia, autant pour exiger les deux fois deux décisis que pour solder l'instant. Mais avant qu'ils puissent dire santé, Mona eut cette phrase qui cloua les bras des assoiffés : « *Jamais ma sœur ne se laissera placer entre des mains, elle est bien trop agile pour se faire attraper ! Va falloir être rapide à son mariage. Elle court plus vite que moi, que papa, que vous, Monsieur l'abbé, c'est certain, que Léo aussi, et peut-être même plus vite que Dieu !* ».

Les verres restèrent en l'air. La parole suspendue.

Les préparatifs s'activaient. Il était clair que le mariage se ferait au « Bourg », là où était née la mariée, là où Léo avait passé ses fins de semaine à courtiser la belle en évitant les foudres du patron. « *Pour le banquet, est-ce que Justine fera le service ?* » s'inquiéta Mona, qu'on chassa d'un coup de balai parce qu'elle

gênait l'entrée de la cuisine, où s'amoncelaient depuis la veille sacs de pommes de terre de Monsieur Stappung, cageots de légumes des jardins alentour et bouteilles poussiéreuses conservées vingt-cinq ans durant pour l'occasion. « *Bien sûr que non* », regretta Élisia, considérant ses varices. Elle ajouta dans un soupir : « *Être au service ! Elle aura désormais toute sa vie !* »

Au matin des réjouissances, alors que la mariée venait de percer son bas nylon – « *On n'y verra rien !* » avait dit la tante Léa – et que le marié disciplinait son cuir chevelu avec du gel « tenue et brillance » – « *Ça se verra !* » avait dit le témoin Julien –, Yvon le vigneron vint livrer les tonneaux choisis par le patron pour l'apéro selon deux critères : « *Un blanc pour la soif, un assemblage pour les mariés.* »

Mona, sa jupe plissée, sa frange bien lisse, son petit chemisier à papillons, ses chaussures toutes neuves – trois jours qu'elle dormait avec –, lut de manière appliquée les mots imprimés sur le carton : « *Assemblage dosé pour un goût recherché* ». Alors qu'elle tentait d'en comprendre le sens, Yvon le vigneron la souleva du sol pour la rapprocher du robinet. « *Elle te plaît, mon étiquette ?* ». Mona resta concentrée : « *C'est quoi, assemblage ?* ». Yvon, qui s'était sacrifié pour déguster sa livraison – autant pour convaincre que pour détendre le patron –, lui répondit avec une désinvolture qu'il regretta aussi tôt : « *C'est un mariage de raison entre raisins, Mona. Imagine que je suis l'abbé du vin, j'unis un peu de ce cépage, avec un peu plus de celui-ci, je les bénis en cuve, je leur souhaite longue vie en bouche et prie pour qu'à leur retour de lune de*

miel, ils ne fassent plus qu'un. Et ce "un", c'est l'assemblage que j'avais séquestré dans mon palais. »

Mona éclata en sanglots. De loin, son père la vit se débattre, pousser Yvon, déjà peu stable, et s'enfuir par la porte de service. Mona grimpa l'escalier sans l'aide de la vieille corde usée et se jeta au sol comme la serpillière d'Élisia les lundis de nettoyage. Sa sœur changeait pour la troisième fois de collant. Mona, les mains suppliantes à la Bernadette Soubirous, reprit forme : *« Je t'en supplie, dis non, dis non ! Ils veulent t'enfermer dans une cuve, sous le regard de Dieu et des autres, et à la fin tu vas disparaître. Et Léo aussi ! »*

L'œil humide, le bigoudi ballant, Justine prit Mona dans ses bras. Elle la berça longuement, lui souffla : *« Mona, tu te souviens, nous sommes les quatre filles de Martin et Berthe, nous sommes l'assemblage de la maison. Personne ne nous mettra en cuve, parce que nous courons plus vite que qui ? »* Mona ouvrit les yeux, sourit, elle connaissait la chanson. Les deux sœurs récitèrent : *« Parce que nous courons plus vite que le chant de la rivière, plus loin que les échos du tonnerre, plus haut que leurs cantiques et leurs prières ! Nous sommes les sœurs du ciel et de la terre. »*



À SENTIR LE RYTHME ENTRE
LES LIGNES, L'ŒNOLOGUE VOULUT
FAIRE DANSER LES PHRASES



Theolonius Monk, *Blue Mnk*,
Hackensack 🎵

Peau de phoque et sac à main

C'était le printemps. Sur la Table Ronde, dans un verre à liqueur, la patronne avait déposé quatre crocus. Mona se pencha, huma, se dit : « *ça sent le pipi de chat, mais c'est beau quand même.* » Dans la foulée, elle décida d'expliquer à son tour l'accident qui faisait la une des conversations, à partir du cappuccino de Francine. « *Tu vois le cacao ? C'est l'endroit de la coulée* », dit-elle en pointant du doigt la mousse qui s'essoufflait. Chacun, à sa manière, commentait l'avalanche meurtrière du week-end dernier dans la combe, et nommait ce père de famille belge qui y avait laissé sa vie. Trente-sept ans, trois enfants, et un jack russel terrier. Les journalistes avaient bien fait leur boulot. « Choc pour les 220 habitants », titrait la presse, se fichant complètement du dernier recensement qui en comptait six de plus.

Le jour du drame, apéro délocalisé. Depuis la terrasse, on s'était prêté les jumelles, on avait commenté les rondes d'hélicoptère, compté le nombre de vestes fluo des secouristes, imaginé le meilleur en « *souhaitant naturellement le pire* », avait dit Monsieur Jean. « *L'être humain est ainsi fait, le tragique l'excite ! De la terreur,*

de la pitié, et deux décis, s'il te plaît ! ». Puis, comme chaque samedi, il avait payé sa tournée et s'était enfui en ronchonnant : « *Voilà la preuve qu'on peut perdre sa vie en perdant son temps !* ». Monsieur Jean tenait en horreur ces « *excités du patin* », ces « *obsédés de l'effort* », ces « *hurluberlus du dénivelé* ». Sa liste était longue, on l'avait connu plus inspiré, mais il y avait eu un mort, ce qui exigeait ce jour-là un minimum de dignité.

En jouant avec les pétales d'un des crocus qu'elle finit par décapiter, Mona demanda : « *Quand on perd sa vie quelque part, quelqu'un d'autre peut la retrouver ?* ». Monsieur l'abbé soupira, et tenta la formule : « *La vie de chacun est unique, Mona, on ne perd pas sa vie, Dieu nous la reprend.* » Alors, Mona se mit à observer fixement la cuiller de Francine, qui s'apprêtait à faire disparaître toute sa montagne en une bouchée : « *Quand on meurt, y a plus rien, y a tout qui disparaît, comme la mousse du cappuccino* », déclara-t-elle dans un calme inhabituel. Gênée, Francine reposa sa tasse en s'essuyant des deux index le bord des lèvres. Autour de la Table Ronde, on attendait vainement une réplique de l'abbé. Il préféra soupirer bruyamment et commander sa tournée.

L'autre mystère existentiel de ce drame récent consistait en un minuscule sac à main que les sauveteurs avaient découvert à l'endroit exact où ils avaient fini par extraire le corps. De tous les scénarios, aucun n'avait su calmer l'imagination de la vallée. Indiscrétion de secouriste, fantasme des habitants, il se racontait que le sac était en vraie peau de phoque, et qu'il contenait un petit flacon avec une gentiane séchée, symbole de vie éternelle. Le packaging

était accompagné d'un message prophétique.

« *Vieille légende pourrie* », décréta le patron en poussant le verre de crocus pour faire place à l'assiette de rebibes. « *La preuve... le type est mort !* ». Simon tenta d'avaler sa bouchée avant d'affirmer que pour avoir la vie éternelle, il suffisait de manger de ce vieux fromage, l'odeur assurant la résurrection des âmes les plus réfractaires. La discussion reprit alors de plus belle, rappelant au contour l'histoire de l'Américain Linus Pauling, prix Nobel de chimie en 1954, qui à la fin de sa vie promettait une forme d'immortalité à quiconque se gavait de vitamine C.

– *Mais que pouvait-il bien foutre avec un sac à main au milieu de la montagne, le Belge ?* » s'écria Monsieur Jean, fatigué par la tournure diététique que prenait la conversation. *Un fétichiste peut-être ? Un pervers !*

Élisia explosa en vol : « *Vous n'avez donc aucun respect ! Même vous, l'abbé, vous n'êtes pas capable de tenir votre langue ou de l'utiliser pour défendre les plus faibles !* ». Élisia semblait spécialement éprouvée. Il faut dire qu'elle était devenue une proche de la famille en peine. Depuis quelques années, il lui arrivait de garder les enfants du couple.

– *Du beurre dans mon pinard*, répondait-elle à qui osait le lui reprocher.

Avec le temps, Isabelle, la veuve, lui avait offert ses confidences.

Isabelle préférait le shopping à la haute route, le fard à joues au fart de pointe, le bord du bisse aux vertiges des cimes. Dix ans

qu'elle passait ses vacances au village, à voir les enfants grandir, à croiser les habitués qui la reluquaient de loin, à attendre le retour de son « acharné ».

Qu'un jour il n'en reviendrait pas, au fond, elle l'avait toujours su. Ce fut au moment de recevoir son cadeau de Noël qu'elle eut LA prémonition : « *Un sac en peau de phoque, ma chérie, de la vraie ! Un lien entre ma passion et la tienne.* » Il voulait l'attendrir, ça l'avait révoltée. « *Hakapik, tu connais ? Un instrument d'un mètre cinquante, muni d'une pointe métallique qui dépèce les phoques encore vivants.* » Elle évita les chiffres, le nombre, le sang. Mais la chasse aux reproches avait, elle, commencé. Sous le sapin, et ce, sans la moindre neige, ils s'étaient chrétiennement disputés. Deux jours plus tard, ils partaient en Suisse.

Le matin du drame, elle avait senti la glace dans son sang. Élisia en fut témoin. Isabelle avait alors glissé son sac à main en peau d'animal dans le sac à dos synthétique de son mari. Elle y avait ajouté la bouteille de gentiane que la vieille Berthe lui avait garantie « protectrice » et ce mot : « *Mon amour, je t'ai dans la peau, pas besoin de mourir pour l'inscrire, reviens-moi.* »

Il n'en aura jamais rien su. La montagne l'avait emporté. La peau du phoque était restée à la surface, seule, errante. Ce qui fit dire à Monsieur Jean quand Élisia s'enfuit pleurer en cuisine : « *Et si Brigitte Bardot se battait pour la peau en mohair ou la peau synthétique désormais ?* ».



L'amigne

Tous les symptômes semblent réunis pour une nouvelle rechute de l'abbé. Mona adore quand sa crise d'épilepsie poétique tombe sur la Table Ronde. Élisia leur fait signe depuis le bar : « Doucement, les basses, y a des gens qui aimeraient manger en paix. » Trop tard. L'abbé est déjà debout, les yeux fous, il se lance :

*C'est une amitié rare
Une amitié digne
Plus de deux mille ans d'histoire
Entre l'homme et la vigne*

*La terre dit :
Je t'en fais le serment
Que de mes baies naisse ton enfant*

*L'homme dit :
Je t'en fais le serment
De tes baies naîtra notre enfant*

*L'homme et la terre
S'étreignirent
Se labourèrent
Jusqu'au sang,
Ils enfouirent
de la myrrhe
de l'or
de l'air
du temps*

*Puis
Assis devant le ventre
des saisons
À l'automne
Ils virent
Riche et puissant
La naissance de leur divin enfant*

*Pour sceller
cette amitié rare
cette amitié digne
ces deux mille ans d'histoire
entre l'homme et la vigne
on l'appela : Amigne
Depuis, en pays de Vétroz,
Là où la terre et l'homme
Unissent la pelle et le saut*

Il se dit :

De notre fruit, tu es le roi

Ami

Sache que tu es rare

Sache en être digne

Bois !

**LES MOTS DEVINRENT FENÊTRE,
LA MUSIQUE S'Y ENGOUFFRA**



Charles Lloyd, *Wild man dance*
Live at Jazztopad Festival,
Wroclaw, Poland 🎵

Pourriture noble

Monsieur Jean est en ville. Simon est parti en « Interrail ». Les Genevois sont à Genève. Hans Rudolph manifeste à Bruxelles. Le « Bourg » reste planté dans le sol. À l'étage, Mona dort déjà. Au rez de chaussée, on croit Pompon pompette. Elle a les joues qui clignent et le rire qui déborde. En face, vissés sur leur chaise, Edwige et Hubert – des étrangers de l'autre rive de la vallée – fixent en silence leur consommation.

« *Une femme qui boit, c'est laid !* » murmure Edwige en déplaçant sa chaise pour marquer sa distance avec la joyeuse rousse. Par confort, elle dépose des seins qu'elle a lourds à côté de son infusion cynorhodon. Pas de quoi exciter Hubert, qui cherche dans son ballon de dôle un chemin d'écolier. Il n'aime pas parler des autres lorsque les autres sont là. Hubert cédera peut-être tout à l'heure, au volant de leur jeep, lorsque sa femme le disputera pour qu'il se range à son avis. Il hochera la tête comme un chien de lunette arrière en s'autorisant un muet : « *Cette Pompon, tout de même, quelle femme !* ».

– *Élisia ! C'est l'heure de la caresse du soir. Et une petite vendange !*

Une ! Une vendange tardive avant qu'il ne soit trop tard !

Pompon chante sa formule tout en griffonnant son set de table. À ses côtés, il y a le p'tit Jean, avec son t-shirt de Kiss et ses chaussures compensées. À cinquante-huit ans, il sourit comme un enfant. Le samedi soir, il lui arrive parfois de rejoindre Pompon pour la cérémonie de 21h. Un rituel connu de tous les habitués et baptisé par son initiatrice « la goutte qui fait déborder l'extase ». Pompon se tord la nuque pour apercevoir Élisia, sans doute occupée à réceptionner des entrecôtes encore chantantes : « *Il faut qu'elles chantent dans l'assiette* », disait-elle en les servant. Entre le bruit du passe-plat et celui de la ventilation, on l'entend crier :

– Minute, papillon ! J'ai deux mains, Pompon, un début de sciatique, et y a plus de Mitis ! Vous avez bu la dernière samedi dernier !

Pompon s'est arrêtée net d'écrire. La nouvelle l'électrise. Elle franchit le bar, entre dans l'office, se trouve nez à nez avec une pile d'assiettes qui interroge la notion même de gravité. Juste derrière, Élisia a le front qui perle et la bouche qui siffle. Elle chante son « Vin grec ». C'est un signal quand elle ne sait plus où donner de la tête. « *Imagine le truc, Pompon, avait-elle expliqué un jour, cette chanson s'appelle Vino griego, ça a été composé en allemand par un Autrichien, traduit dans dix langues au moins, en portugais bien sûr, et la serveuse brésilienne que je suis l'a apprise en français ! Dans la vie, rien n'est jamais désespéré !* ».

Pompon est désespérée. Elle balaie le chant d'Élisia de sa formule préférée : « *Si le vase ne déborde pas, sur cette terre aride, jamais rien ne poussera sur ma page vide.* » Et d'ajouter en levant la

voix « *Laisse-moi aller vérifier, Élisia, donne-moi les clés de la cave !* ».

Edwige et Hubert semblent ragaillardis. Ils tendent l'oreille comme des marmottes au printemps. Quand Pompon s'énerve, ça finit toujours par être un événement. S'ils l'ont déjà lu, ils n'ont jamais eu la chance d'y assister. Ce soir, le bistrot est bondé. Demain, il fera peut-être la une de l'actualité.

Pompon avait fait les gros titres six mois plus tôt : « Arrestation au café du Centre d'une quarantenaire multirécidiviste. Déjà connue des services de police pour des faits similaires, la forcenée s'est barricadée trois jours durant dans la cave de l'établissement, menaçant de faire exploser les locaux si on ne lui remettait pas une seule et unique bouteille de vendange tardive. Après deux jours de négociations, c'est un inquiétant silence qui a convaincu les démineurs d'intervenir. La femme, d'origine valaisanne, dormait paisiblement sous le casier des vins de dessert. Aucun explosif n'a été retrouvé sur elle et son alcoolémie était de zéro point zéro. Elle a toutefois été remise entre les mains de la justice. »

Toute la vallée s'en était enorgueillie : « *Une à nous !* ». Pompon fut condamnée à une amende et à une peine de prison qu'elle put convertir en travail d'intérêt général. Elle l'effectua en ville, au service de la voirie, ce qui donna vie à un autre article dans le journal local. Trois mois durant, en triant les ordures des autres, Pompon avait intercepté tous les bouchons de liège qui lui passaient entre les mains. Y ajoutant bouteilles en PET, canettes froissées et bottes de pluie usagées, elle avait fini par concevoir un radeau avec lequel elle fut capable, un matin clair et glacé du

mois de juillet, de traverser le lac du Louché à 2'567 mètres d'altitude, et ce, juste à la force du vent. C'est le petit Jean qui avait filmé la scène avant de la balancer sur Facebook à son insu. Quand les journalistes l'interrogèrent sur sa performance, Pompon ne répondit rien d'autre que : *« Il faut parfois savoir mettre du vin dans son eau. »* On spécula sur un coup médiatique d'envergure. La presse soupçonna l'organisation faîtière des vins suisses d'avoir organisé de A à Z l'insolente bravoure. Pompon n'entra jamais dans la polémique. Elle fit comme après chaque galère de son existence : elle retourna à l'écriture, seule maison avec un vrai toit.

– *Élisia, laisse-moi vérifier par moi-même ! S'il n'y a plus de Mitis à la cave, nous irons avec le p'tit Jean en chercher chez son propriétaire !*

Pompon insiste. Élisia a l'habitude. Pour calmer les passionnés, il n'y a que le poético-grivois qui marche :

– *Il est 22h15, Pompon, c'est samedi soir sur la terre et dans ma cuisine. Pourrais-tu respecter la vie sexuelle des vignerons ? Les belles allongées, tes Mitis, rêvent dans l'obscurité à la bouche qui saura les réveiller. Laisse-les donc ! Tu devrais en faire de même, Cendrillon. Et puis laisse-moi t'offrir un verre de païen, tu n'auras pas la douceur, mais le fouet parfois, ça fait du bien, non ?*

Edwige a rougi. Sa curiosité vient se heurter à l'interdit. Pour masquer sa gêne, elle demande l'addition. *« Papa, tu paies ? On s'en va ! »*. Hubert déteste quand elle l'appelle papa. Pour la première fois en vingt-sept ans de mariage, il décide de lui faire front :

– *Élisia, s'il vous plaît, une bouteille de païen, trois verres et un Cinzano glaçons pour ma femme !*

C'est la première fois que Pompon entend la voix de cet homme qu'elle a croisé si souvent. Surprise elle aussi, Élisia renverse la pile d'assiettes dans la plonge et ouvre le frigo. À la vue de la bouteille de païen, Pompon se ressaisit. Elle fait claquer sa langue.

– *Le païen, je m'en fous ! Je suis croyante. Enfin... à ma manière. Mais un païen ne remplacera jamais cet artisan de l'extase. D'une seule goutte il vous mesure la bouche, vous redessine le palais, vous tapisse le cerveau, et une fois qu'il vous a faufilé le sang, il se met à vous coudre du velours sur la langue pour que vous puissiez y asseoir vos mots.*

Edwige est pétrifiée. Elle n'ose ni quitter la table, ni s'en prendre à son mari, qu'elle voit littéralement fondre sur sa chaise. Pompon se retourne vers Edwige :

– *Vous savez, Madame, je ne bois que ça : de la vendange tardive. Depuis le jour de mes vingt et un ans, une fois par semaine, à vingt et une heures précises, seule ou accompagnée, chez moi ou au bistrot. Je ne vais jamais jusqu'à l'ivresse. Je reste juste en équilibre sur son bord, et là, en m'y penchant sagement, je peux contempler l'immensité du temps. Je ne ressens cela qu'avec le raisin flétri. Celui que le vent et la neige ont menacé. Le seul qui, en guise de défense, plutôt que de s'aigrir, s'adoucit, s'arrondit et réduit la frustration au silence.*

C'en est trop pour Edwige. Prenant les propos de Pompon

personnellement, elle vide d'un trait son limoncello. Lui parvient alors la voix d'Hubert, comme d'un lointain désert :

« Tu as raison, chérie, c'est laid, une femme qui boit comme toi ! »

Dans la cuisine, Élisia a repris son « Vino Greco » à tue-tête :

*« Ils me parlèrent du jour où ils durent s'en aller
Comment parents, frères, et fiancées sont restés
Et avec eux les cœurs de ceux qui sont partis
Peut-être un jour si la fortune veut leur sourire
Très vite alors ils pourront oublier l'exil
Et retourner au blanc village dans leur foyer »*



**SUR LA TERRE DES MOTS,
LE VIGNERON CHERCHA DANS
SA MÉMOIRE LA MAGIE DES SONS**



Claude Nougaro, *Nougayork,*
Harlem 🎵

Ne crains rien !

Parce que ce jour-là le vent arrachait tout. Il avait brisé la lucarne de la maison de l'ours. Il soulevait maintenant le paillason en corde épaisse de Frosine, et ce, avec plus d'adresse que les enfants en avaient, les jours calmes, quand ils « charriaient la vieille »*. Ce jour-là, le vent était hors de lui, alors il frappait les cloches sans respecter les heures.

Parce qu'on entendait les toits qui craquaient sans se plaindre et que les sacs en plastique oubliés, avec la joie des innocents, se prenaient pour des chocards en équilibre sur les fils électriques.

Parce que les habitués, de coutume si fiers, se collaient davantage les uns aux autres sur le banc usé de la Table Ronde.

Pour toutes ces raisons, et quelques autres encore, Mona pensa soudain qu'on pouvait avoir peur « ensemble ».

Jusque-là, c'était un sentiment qu'elle avait cultivé seule dans sa chambre. Sur les nœuds du bois de mélèze au-dessus de son lit où poussaient des yeux inquisiteurs et malveillants. Au-dessous de son sommier, dans les vibrations du restaurant, où germaient des voix de ténèbres et des monstres bien gras. Dans

le grand tilleul qui lui tendait les bras, et lui crachait des saute-relles vertes et géantes sur l'oreiller. Alors sentir l'inquiétude sur le front de Monsieur Jean : « *Mon volet ne tiendra jamais, il cédera et me forcera à me lever plus tôt, plus tôt levé, plus tôt fâché* » et surtout sur celui de son père, avec ses sourcils à l'envers : « *Il faut attacher le poirier, coucher les barrières fines, protéger l'abri sur la terrasse...* » lui offrait une joie profonde qu'elle portait sur sa face comme un talisman.

Pour Mona, l'idée qu'on pouvait avoir peur ensemble fut une révélation. Et l'abbé ne fit qu'arroser cette graine qui venait de pousser en elle : « *Vous aussi vous avez peur, l'abbé ?* » lui demanda-t-elle avec force avidité en le voyant commander une troisième tournée en pleine semaine. « *Mona, il n'y a pas de peur dans l'amour, l'amour parfait chasse la peur, car la peur implique la punition. Celui qui éprouve de la peur n'est pas parfait dans l'amour.* » Et il cita saint Jean en gribouillant sur le set de table : "1 Jean 4:18". Mona songea que, dans ce charabia, la notion de punition était la seule qu'elle pouvait comprendre. Est-ce que Dieu la punissait quand elle voyait des monstres sortir de la bouche de son père en colère ? Est-ce que Dieu la punissait quand elle voyait des ombres autour de sa mère qui se couchait dans le noir pour soigner sa migraine ? Dans ces moments, Mona avait peur et pourtant elle éprouvait un amour parfait pour eux.

Si la peur était interdite par Dieu, alors pourquoi son père, et Monsieur Jean, et Cyrille l'installateur sanitaire n'en finissaient pas de dire que c'était la fin du monde dehors ? La tempête avait

arraché des forêts entières, brisé des conduites, décollé des tuiles et même renversé Élisia, qui remontait de la cave avec au bout de chaque bras une caisse de vingt-quatre bouteilles de deux décilitres. Un cyclone extra-tropical, une dépression d'Islande, un front polaire à travers l'Atlantique et, pendant ce temps, un anticyclone sur l'Europe centrale et orientale. Et à la fin... une autre dépression ! La Table Ronde rivalisait de métaphores météorologiques, mimant les nuages, imitant le vent en soufflant dans leurs verres, élevant par instants la conversation scientifique vers des strates spirituelles qui donnaient envie à chacun de recommander une tournée.

Le mois d'avant, en plein loto de la chorale de la Sainte-Cécile – qui avait lieu chaque année à l'heure où Mona devait se coucher –, éveillée par le cri d'émotion de la fromagère « *Cartonnnnnnnn !* » qui venait de gagner un quart de cochon sous vide, Mona, terrorisée, avait dévalé les escaliers et s'était jetée dans les premiers bras qui s'étaient offerts à elle. On s'était attendri, on avait ri, et puis on l'avait ramenée sous les draps, là où la peur l'attendait paisiblement. Pour Mona, c'était ça, la punition : la peur d'être seule. Vivre la tempête ensemble, ça, c'était une fête ! Elle priait pour que le vent ne retombe jamais. Pour que la Table Ronde tremble toujours. Pour que le village s'envole définitivement.

L'abbé, qui l'avait surprise, dans un sourire lui dit : « *Dieu a semé dans la Bible des paroles d'encouragement pour chasser la peur* », avant de remplir son verre avec « les amours » et d'ajouter : « Sais-

tu, petite Mona, que de la Genèse à l'Apocalypse, Dieu dit : "Ne crains rien !" ? ». Alors Mona eut cette fulgurance que même Hans Rudolph, qui savait toujours tout sur tout, ne put expliquer : « Est-ce que, quand vous dites à l'église "prenez et buvez-en tous...", c'est pour chasser la peur, l'abbé ? ». Ce fut comme si les volets, les portails, les pancartes avaient retenu leur craquement en même temps. Comme si la tornade, pourtant insatiable depuis quatre jours, avait brutalement perdu l'appétit. Du bar à la Table Ronde, le silence fut, quelques secondes durant, plus fort que le vent. Le patron déclara alors, sans remuer les sourcils, qu'il garda jusqu'au bout à l'envers : « On ne boit pas pour chasser la peur, Mona, on la convie chaque jour à l'apéro pour qu'elle nous apprivoise. »

* EN VALAIS, LA RIVIÈRE CHARRIE, LA VOITURE CHARRIE, MAIS SURTOUT ON CHARRIE L'AUTRE POUR QU'IL NE PORTE PAS TOUT SEUL SA CHARGE. SE MOQUER DE L'AUTRE EST UNE MANIÈRE DE LUI SIMPLIFIER LE VOYAGE VERS LUI-MÊME.







John Coltrane, *Crescent*,
Crescent 🎵

Le fendant de Monsieur Jean

Mona organise le frigo au pied du bar. Petites bouteilles vertes, petites bouteilles rouges. Elle réorganise le tiroir avec précision, l'étiquette bien visible : fendant, goron. Elle veut simplifier la vie d'Élisia. Les mains d'Élisia ont depuis longtemps appris à lire sans voir, mais elle remercie Mona, operculophile depuis peu, d'un godet de crème à café. Treize ans en octobre qu'Élisia sert six jours par semaine les « deux fois deux décis » de la Table Ronde. Aujourd'hui encore – nous sommes samedi – la voilà qui fait claquer ses socques, claquer les capsules, claquer la pou-belle, claquer sa langue : « *Vous êtes vingt et un maintenant ! Pensez un peu à mes varices et commandez-vous une 7/10^e, bon sang !* ». Dix ans qu'elle le dit. Treize ans qu'ils commandent.

La Table Ronde et son rituel. Personne ne sait quand cela a débuté. Chacun sait que le gardien du cérémonial se nomme Monsieur Jean.

Monsieur Jean arrive à 11h30 précises. Il s'assied lorsque le clocher frappe deux coups. « *Des fesses d'horloger* », dit Élisia. Sa place est à quarante-cinq centimètres à côté du radiateur, sous la fenêtre, au bord du banc. Il ne décroise ses mains dans le dos

que pour la posture du vainqueur, un V qui signifie : « Deux fois deux décis. » Mona est la seule à pouvoir heurter le règlement. Il lui arrive d'occuper sa place pour faire ses devoirs ou dessiner. Quand il la surprend, Monsieur Jean enlève son béret, le lui pose sur la tête. Simple signal pour qu'elle lui ramène son verre et libère son espace. Ni l'abbé, ni le postier, ni même le patron n'oseraient agir ainsi. Des touristes belges, de retour du Vallon de Réchy, avaient innocemment posé leur sac à dos à cette place. Ils se virent un jour chassés par un client occasionnel : « C'est à Monsieur Jean ! ».

Règlement de la Table Ronde :

- 11h30 en semaine, 12h30 le samedi.
- Verre à pied pour le goron, petits verres coniques et lourds pour le fendant.
- Aucun autre cépage toléré.
- Chaque nouvel arrivant paie « deux fois deux décis ».
- Les étrangers « du dehors » sont admis.
- Les vulgarités coûtent « une tune » à remettre sur-le-champ à Monsieur l'abbé.

Élisia, les patrons, les filles des patrons, et tous ceux qui venaient prêter leurs mains connaissaient le fameux règlement de la Table Ronde. Pourtant, il fut un jour – un seul et unique jour, un peu avant la disparition de Monsieur Jean – où les habitudes furent bouleversées.

Il était su de chacun, il était tu de tous, que deux mercredis par mois, Monsieur Jean était absent. Il prenait le car postal en fin de matinée, élégamment vêtu, parfumé, le chapeau de feutre à la place du béret bleu. À 19h10, il rentrait. On le voyait sortir du car postal les mains croisées dans le dos, un moignon de cigare éteint au coin des lèvres. Que savait-on de plus de lui, au fond ? Qu'il avait travaillé dans les chemins de fer. Qu'à 78 ans, il vivait avec Juliette, 76 ans, qui portait des pantalons, et qui était si différente des autres femmes du village. Qu'il était rare de les voir ensemble, mais qu'il était évident qu'ils s'aimaient. On ne questionnait pas Monsieur Jean. On attendait qu'il se confie. Et on comptait aussi sur le sans-gêne de Mona. Un jour, elle lui demanda où il se rendait le mercredi. Un ange passa et but deux décis. En retour, on entendit une voix souple et coquine répondre : « *Eh bien vois-tu, petite Mona, deux fois par mois, ma Juliette m'autorise à manger des pâtisseries en ville.* »

Chaque personne présente ce jour-là s'en souviendra pour toujours. Le jour unique où les deux décis cédèrent place à la 7/10^e. Il n'y eut pas de variation d'alcoolémie à la Table Ronde, mais au village, les changements de rituel dégrisaient même l'abbé.

C'était un samedi d'été brûlant. Le patron les haïssait pour la tenue des hommes. Des shorts et des marcel, « *quel manque de dignité !* » disait-il. Mona dessinait sur de vieux sets publicitaires des tutus à toute l'équipe nationale de ski, lorsque, sur les douze coups de midi, elle vit entrer le « pape » de la Table Ronde. « *Vous avez les fesses en avance, Monsieur Jean, va falloir les remonter !* ». Sans même sourire, il ôta son chapeau de feutre, et, caressant

la tête de Mona, lui dit : « *Demande à Élisia une bouteille de fendant, une 7/10^e, et un verre à pied.* » Tout sembla dès lors consigné dans la mémoire de chacun. Élisia transmet l'information au patron, qui, en plein coup de feu, quitta sa cuisine pour venir déposer sur le bar une caisse de fendant grand cru. Le patron fit claquer le bouchon, rapprocha son verre à pied, et s'assit à la gauche de Monsieur Jean. Les deux hommes burent leur verre, se resservirent sans mot. Mona, effrayée, questionna : « *J'ai fait une bêtise ?* ». Les deux hommes vidèrent le deuxième verre pour toute réponse. Le patron osa : « *Quand aura lieu l'enterrement ?* ». Monsieur Jean permit : « *C'était aujourd'hui, j'en reviens.* »

Les autres rappliquèrent comme les petites graines du chapelet, le postier d'abord, puis Monsieur l'abbé, les Genevois du haut du village, la fromagère, Cyrille l'installateur sanitaire et enfin Simon l'étudiant. D'autres allaient suivre. Chacun comprit au premier regard la bouteille de 7/10^e et exigea le verre à pied. Monsieur Jean les servit. L'abbé se leva : « *Le fendant, ce cadeau minéral de la terre, cette terre vers laquelle nous retournerons tous. Buons à l'inconnue que nous avons moquée souvent, mais qui nous aura offert le loisir, en l'absence de son amant, de dire tout ce qui nous est interdit sur ce banc.* » À quatorze heures précises, Monsieur Jean, l'œil brillant, rendit l'hommage : « *À Juliette ! Désormais, elle devra me supporter le mercredi aussi ! Aux vivants !* ».

Le fendant

Monsieur Jean boit du bout des lèvres. À petites lapées.
L'abbé s'en offusque. Il prend son verre, le sèche d'un trait : « Le fendant est un vin de soif ! Le goutte-à-goutte c'est pour les malades. »

« C'est reparti ! » pensa Monsieur Jean « On va avoir droit au poème qui convertit ! Élisia, hydratez donc l'abbé, il a de la braise dans les souliers ! »

L'abbé se lève et, comme toujours, s'enflamme :

« Regardez-la sourire »

Dit le vigneron

« Regardez sa mine cuivrée,

Ce jaune-vert dans les tons

Et cette insolence dans la grappe

Regardez cette effrontée

Le fendant est une fille qui frappe

Et qui sait parler aux oiseaux »

Alanguie sur son cep, elle leur dit :

« Vous fendrez mon fruit

Mais vous n'aurez pas ma peau ! »

« Chasse-la ! Chasse-la ! »

Dit le vigneron à l'étourneau

Sacré défi sur vulgaire jeu de mots

« Vise son œil, saisis son grain,

Fends-lui le crâne !

Tu n'auras que chagrin

Sais-tu que son jus, c'est son âme

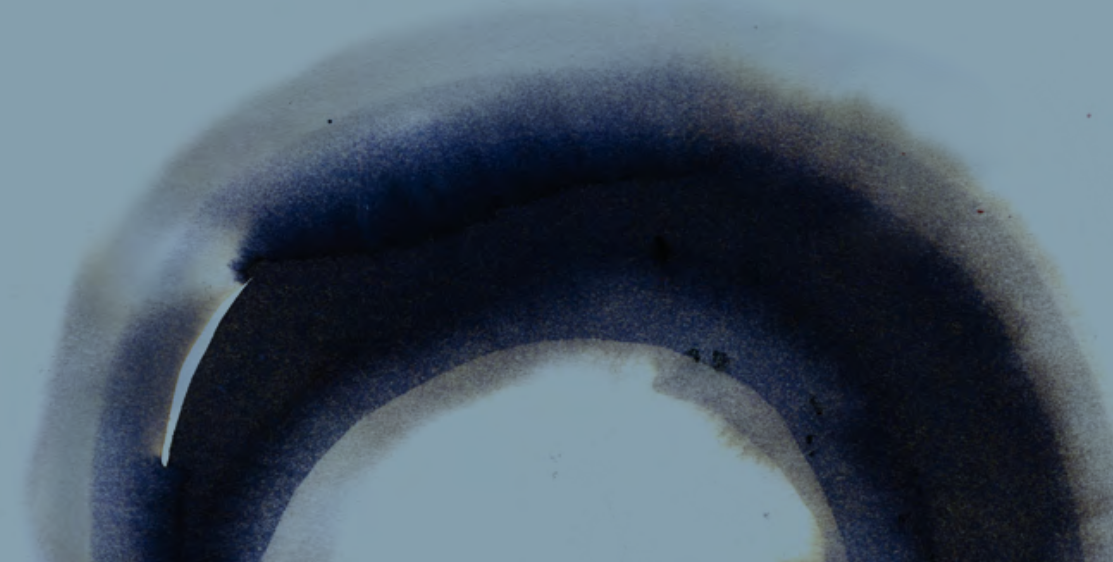
Un grand cru, pauvre crétin ! »

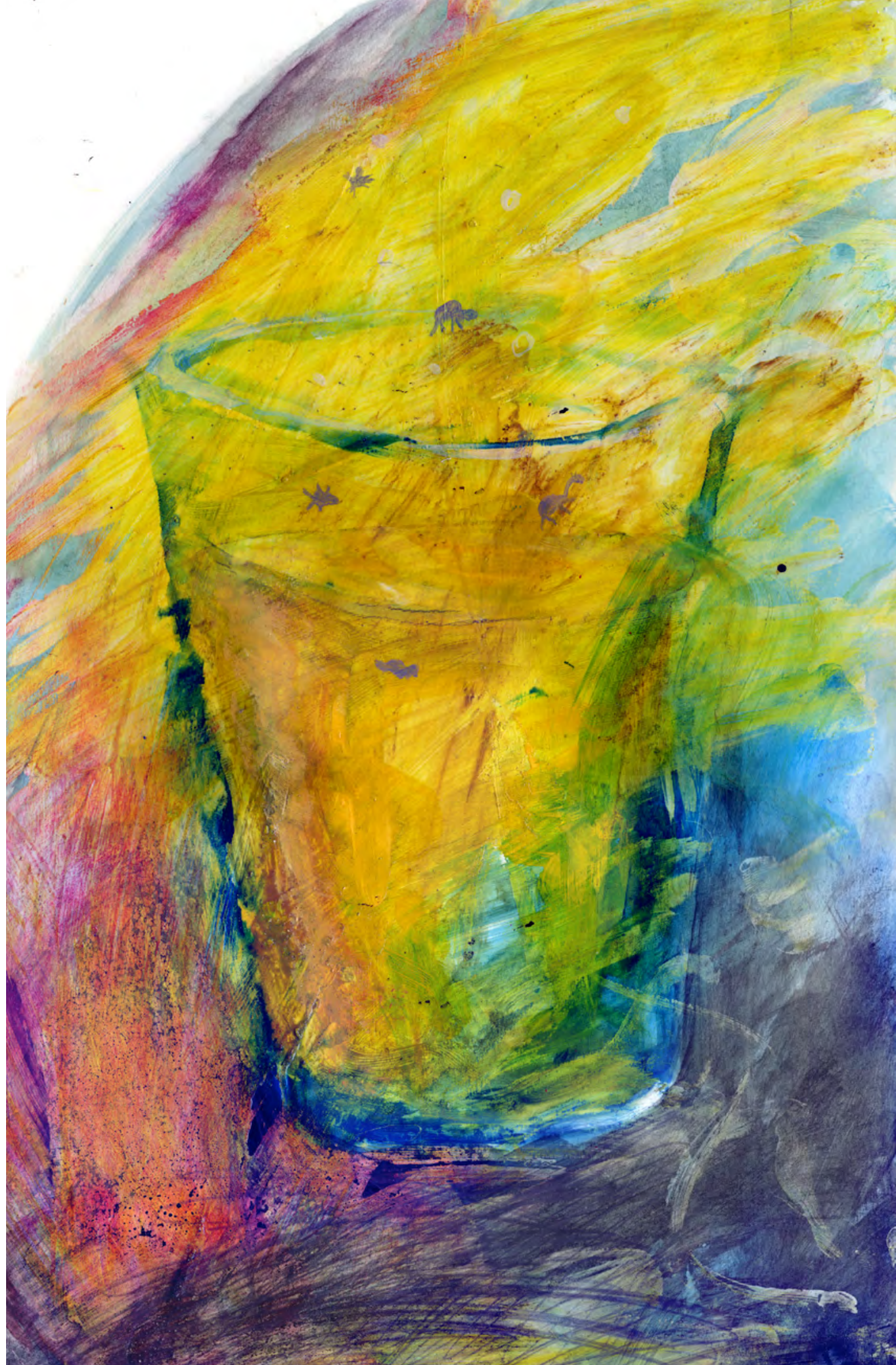
Monsieur Jean est inquiet, l'abbé commencerait presque à blasphémer.

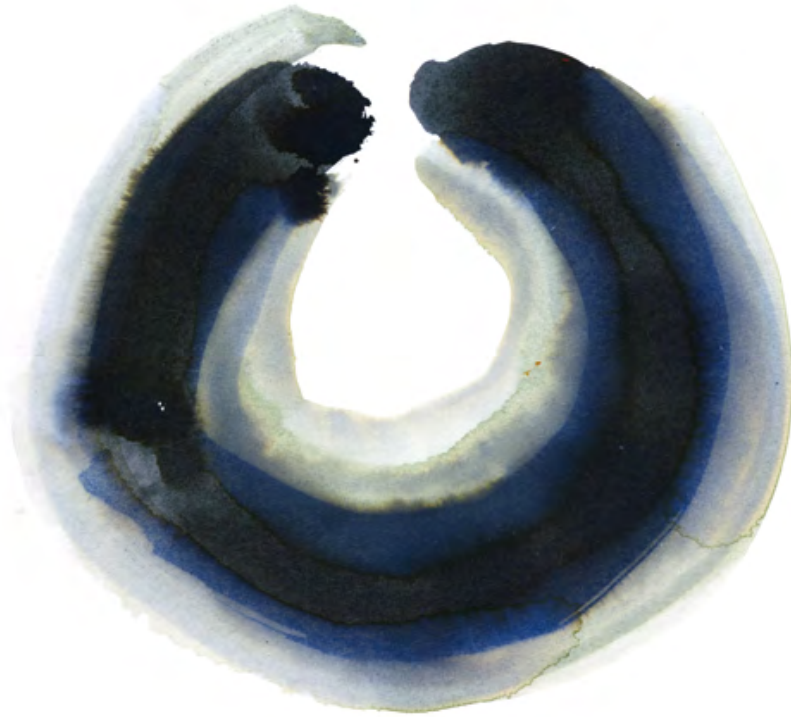
*« Savez-vous que le fendant –
Un nom réservé aux Valaisans
Chasselas est bien trop commun
Pour parler d'un grand vin –
Savez-vous que le fendant,
Quand on le presse
Possède une baie qui se fend
Jamais ne se blesse
Qu'il garde son jus pour la vendange
Et ses grands crus pour les anges? »*

Il lève son verre et termine :

Au fendant et à tous ceux qui ont la soif éternelle !







GRAPHISME
Dominique Studer

© 2018 LES ÉDITIONS D'ÉMILIEN
Route Cantonale 285
1963 Vétroz (Suisse)

ISBN 978-2-8399-2365-1



**La terre parle en douze mois,
le vigneron sait ses saisons**

**La lumière parle en douze mois,
le peintre sait ses vibrations**

**La mémoire parle en doux émois,
le poète sait ses désillusions**

ISBN 978-2-8399-2365-1



9 782839 923651